

Vân Dung Le Flanchec et Claire Stolz (éd.)

STYLES

GENRES, AUTEURS

6. La Suite du roman de Merlin, *Marot, Molière, Prévost, Chateaubriand, Saint-John Perse*

Prévost / Steuckardt – 979-10-231-2001-1

PUPS 

Remerciements

Nous tenons à exprimer notre plus vive reconnaissance à Jean-Dominique Beaudin, Gérard Berthomieu, Jean-Louis de Boissieu et Françoise Rullier-Theuret pour leurs relectures attentives, si précieuses, des articles de ce volume.

Notre gratitude va également à Georges Molinié qui, malgré ses multiples obligations, nous a fait l'honneur et l'amitié de préfacer ce recueil.

Vân Dung Le Flanchec et Claire Stolz

STYLES, GENRES, AUTEURS N° 6

TRAVAUX DE STYLISTIQUE ET DE LINGUISTIQUE FRANÇAISES

Collection dirigée par Olivier Soutet

Série « Bibliothèque des styles »

1. *Styles, genres, auteurs*

Ronsard, Corneille, Marivaux, Hugo, Aragon

2. *Styles, genres, auteurs*

Montaigne, Bossuet, Lesage, Baudelaire, Giraudoux

3. *Styles, genres, auteurs*

La chanson de Roland, Aubigné, Racine, Rousseau, Balzac, Jaccottet

4. *Styles, genres, auteurs*

La Queste del Saint Graal, Louis Labé, Cyrano de Bergerac, Beaumarchais, Tocqueville, Michel Leiris

5. *Styles, genres, auteurs*

Marguerite de Navarre, cardinal de Retz, André Chénier, Paul Claudel, Marguerite Duras

La Réécriture : formes, enjeux, valeurs autour du Nouveau Roman

par Anne-Claire Gignoux

René Char : une poétique de résistance. ÊTRE et FAIRE dans les Feuilletts d'Hypnos

Isabelle Ville

Série « Études linguistiques »

Empirical Issues in Formal Syntax and Semantics 4

Questions empiriques et formalisation en syntaxe et sémantique 4

C. Beyssade, O. Bonami, P. Cabredo Hofherr, F. Corblin (dir.)

Référence nominale et verbale, Analogies et interactions

par Maria Asnes

Par les mots et les textes. Mélanges de langue, de littérature et d'histoire des sciences médiévales offerts à Claude Thomasset

Danièle James-Raoul et Olivier Soutet (dir.)

La Polysémie

Olivier Soutet (dir.)

Cohérence et discours

Frédéric Calas (dir.)

Indéfini et prédication

Francis Corblin, Sylvie Ferrando et Lucien Kupferman (dir.)

Études de linguistique contrastive

Olivier Soutet (dir.)

Langue littéraire et changements linguistiques

Françoise Berlan (dir.)

*Vân Dung Le Flanchec et
Claire Stolz (éd.)*

STYLES
GENRES, AUTEURS
n°6



PRESSES DE L'UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Ouvrage publié avec le concours de l'UFR de Langue française
et l'Équipe « Sens, texte et histoire » (EA 2568) de l'Université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006

© Sorbonne Université Presses, 2021

ISBN édition papier : 2-84050-476-6

PDF complet : 979-10-231-1993-0

Molinié – 979-10-231-1994-7

Merlin / Marcotte – 979-10-231-1995-4

Marot / Lecoite – 979-10-231-1996-1

Marot / Vignes – 979-10-231-1997-8

Molière / Gaudin-Bordes – 979-10-231-1998-5

Molière / Hache – 979-10-231-1999-2

Prévost / Salvan – 979-10-231-2000-4

Prévost / Steuckardt – 979-10-231-2001-1

Chateaubriand / Guyot – 979-10-231-2002-8

Perse / Gardes Tamine – 979-10-231-2003-5

Perse / Vallespir – 979-10-231-2004-2

Maquette et réalisation de l'édition papier : Compo-Méca s.a.r.l. (Mouguerre)

d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

versions PDF : 3d2s/Emmanuel Marc Dubois

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

QUATRIÈME PARTIE

PRÉVOST

RÉFÉRENCE ET POINTS DE VUE
LES DÉSIGNATIONS DE CROMWELL DANS *CLEVELAND*

Agnès Steuckardt
Université de Provence

On n'a pas manqué de souligner, depuis les travaux de Genette, le travail sur le « point de vue » que Prévost accomplit dans ses romans¹. Il promet un récit à focalisation interne où le narrateur est en même temps le personnage principal ; mais, dans ce récit premier, il en insère d'autres, qui, comme dans le roman épistolaire, permettent de multiplier les points de vue. *Cleveland* donne une ampleur particulière à cette expérimentation de la multiplication des points de vue ; en effet, les événements racontés des livres II à VIII depuis le point de vue de Cleveland sont repris, par le biais de discours rapportés, à partir du livre IX depuis le point de vue d'autres personnages². La scène qui nous montre Fanny enfermée à clef et observant, le visage « collé à la fenêtre »³, celui qu'elle croit être son mari en compagnie de celle qu'elle croit être la maîtresse de celui-ci, est emblématique de l'enfermement du point de vue dans un champ de vision restreint, et trompeur. L'univers référentiel n'est perçu que dans les limites de ce champ de vision et chaque point de vue construit de l'univers de référence une représentation partielle et éventuellement faussée, comme l'est ici celle de Fanny ou ailleurs celle du trop crédule Des Grieux.

Cleveland, le narrateur principal, commet lui-même de lourdes bévues : au livre V, il croit sa fille dévorée par les Cannibales, au livre VI, il voit en Cécile une possible épouse alors qu'il s'agit de cette fille même, qu'il croyait perdue. La multiplication et l'incertitude des points de vue mettent en question l'existence même d'un univers référentiel stable pour le roman ; cet effet de déstabilisation est cependant contrebalancé non seulement par la présence d'un point de vue dominant, celui de Cleveland, mais aussi par la mise en place de ce que Philippe Stewart appelle une « armature historique »⁴. Car, dans ce roman,

1 Voir notamment Richard A. Francis, 1993.

2 Le récit de Fanny, l'épouse de Cleveland, occupe la totalité du livre IX, celui de Gelin, son amant supposé, une dizaine de pages du livre XI, celui de Madame Riding le livre XIII et le début du livre XIV.

3 Prévost, *Cleveland*, livre IX, Paris, Éditions Desjonquères, 2003, p. 661 (édition de référence).

4 Philippe Stewart, « L'armature historique du *Cleveland* de Prévost », 1975, p. 121-139.

l'univers référentiel prétend à une réalité historique. Entre le monde où vivent ses personnages et celui de ses lecteurs, Prévost s'ingénie à construire des points d'intersection, des objets communs, parmi lesquels le plus remarquable est sans doute le père qu'il donne à Cleveland : ce Cromwell, qui, quelques décennies plus tôt, avait fait trembler les monarchies européennes.

En m'appuyant plus particulièrement sur une analyse du traitement de ce personnage, je voudrais montrer que l'univers référentiel romanesque est, au moins au début du texte, articulé à l'univers référentiel historique. J'examinerai dans un premier temps le lien que le paratexte cherche à tisser entre roman et Histoire et j'étudierai ensuite comment les désignations et catégorisations de Cromwell évoluent au cours du récit, par la multiplication des points de vue, mais aussi dans le discours de Cleveland lui-même.

112

Avec les *Mémoires d'un homme de qualité*, comme ensuite avec *Cleveland*, Prévost s'inscrit dans la tradition du roman-mémoires, tel que l'avait développé au XVII^e siècle Madame de Villedieu, et surtout Courtilz de Sandras. Il cultive l'équivoque, qui caractérise ce genre, entre référent historique et référent romanesque. Dans le titre complet du roman : *Le philosophe anglais ou Histoire de Monsieur Cleveland, fils naturel de Cromwell, écrite par lui-même, et traduite de l'anglais par l'auteur des Mémoires d'un homme de qualité*, le nom propre *Cromwell* désigne pour le lecteur un personnage historique. La caractérisation par l'épithète détachée *écrite par lui-même* semble situer plus précisément le texte dans le genre des Mémoires, défini par Furetière comme des « Livres d'Histoires, écrits par ceux qui ont eu part aux affaires ou qui en ont été tesmoins oculaires, ou qui contiennent leur vie ou leurs principales actions » (*Dictionnaire*, 1690). À la lecture du seul titre, qui mentionne pour auteur un fils de Cromwell, on pourrait penser que l'ouvrage fera partie des « Livres d'Histoires » écrits par un de ces « témoins » privilégiés « qui ont eu part aux affaires ».

Le montage éditorial et la préface tendent à conforter l'illusion. L'ouvrage paraît en avril 1731 à Londres dans une version anglaise qui a pour titre : *The Life of Mr. Cleveland, natural son of Oliver Cromwell, written by himself*. La préface de l'ouvrage anglais explique que l'éditeur a reçu ces « papers » des mains du fils de l'auteur, rencontré à Montpellier, et que, comme « the confus'd method in wich they were writ »⁵ empêchait une publication en l'état, il les a confiés à la sagacité d'un « ingenious French gentleman »⁶ pour qu'il les rende publiables. Le mois suivant, en mai 1731, sort l'édition française. Dans la version française, le préfacier se présente comme le traducteur de documents

5 « The editor's preface », citée par Deloffre, 1994, p. 286.

6 *Ibid.*

anglais : il dit les tenir du fils de Cleveland, qui lui aurait demandé de « mettre le manuscrit en ordre »⁷ ; il indique avoir préféré « entreprendre en français ce qu[il] ne se sentai[t] point capable d'exécuter en anglais »⁸. Les deux montages ne sont pas tout à fait cohérents puisque le second tait l'existence de l'édition anglaise ; mais l'antériorité de cette édition conforte pour le public l'idée que le *Cleveland* français est traduit de l'anglais. Tous deux invoquent l'existence d'un manuscrit original en anglais, plaçant donc le texte dans la catégorie des Mémoires : la préface française le désigne explicitement par le terme de *Mémoires*⁹ et la préface anglaise le recommande au titre de l'étude de l'histoire¹⁰. Les éditeurs prêtent la main à cette mise en scène : Nicolas Prévost, l'éditeur anglais, annonce les deux éditions, anglaise et française, sous la rubrique « Historia », section « Biographia »¹¹ et présente l'ouvrage anglais comme l'original de la version française¹².

Malgré cette mise en scène, le lecteur peut s'interroger, dès le titre, sur le caractère historique de l'ouvrage : Cromwell a-t-il vraiment eu un fils du nom de *Cleveland* ? Si la réponse est négative, le nom propre *Cromwell* renvoie, dès le titre, à un référent imaginaire et le statut historique de l'ouvrage peut être récusé. Toutefois, certains noms de personnes, de lieux, certains événements ne peuvent être compris que par une connaissance de l'Histoire. Dans le roman-mémoires, comme plus tard dans le roman historique, on a affaire à un univers de référence à double fond : il est nécessaire de poser d'abord le lien entre le nom propre *Cromwell* et son référent historique pour construire ensuite, pour ce même nom propre, un référent romanesque distinct.

Le début du roman s'emploie à fragiliser, non l'existence du référent du nom propre *Cromwell*, mais sa caractérisation, sa fiche d'identité. Il sera certes question du Cromwell que connaît le lecteur, mais l'auteur l'invite à s'interroger sur la connaissance qu'il croit en avoir :

L'histoire balance encore dans quel rang elle doit placer son nom, et s'il faut le compter parmi les héros, ou parmi les scélérats. Mais de quelque côté que son

7 Préface, *Œuvres de Prévost*, dir. Jean Sgard, Presses universitaires de Grenoble, 8 vol. (volume 2), 1977-1986, p. 9.

8 *Ibid.*

9 *Ibid.*

10 La préface anglaise commence par un éloge de l'étude de l'histoire : « The study of history is so advantageous, and at the same time so delightful, that 'tis no wonder it has been cultivated by the finest spirits in all ages » (« The editor's preface », éd. cit., p. 283).

11 Philippe Stewart, 1975, p. 185.

12 « The same Bomoseller [Étienne Néaulme] is also printing les Mémoires de Mr. Cleveland fils naturel de Cromwel, traduits de l'Anglois. In 12mo. 4 vol. (The said Memoires are actually printing in London from the Original Manuscript) » (*ibid.*, p. 184).

jugement se déclare, elle ne saurait lui ôter l'immortalité qu'il mérite sous l'un ou sous l'autre titre. (*Cleveland*, p. 41)

Ainsi la position du premier, et sans doute du principal point d'ancrage du roman dans l'univers référentiel historique se révèle-t-elle quelque peu flottante. Ce sont en fait les points de vue des personnages, qui vont, par le discours, fixer la fiche d'identité du référent Cromwell, référent devenu dès lors romanesque. Pour le montrer, étudions à présent plus précisément les désignations de Cromwell dans les livres I et II de *Cleveland*.

Avant de les inventorier, il est nécessaire de préciser ce que j'entendrai par *désignation*. Ce terme, emprunté à la logique, nomme l'opération par laquelle les mots du discours renvoient à des objets de l'univers de référence ainsi que le résultat de cette opération, c'est-à-dire la séquence linguistique envisagée en tant qu'elle accomplit cette opération. Contrairement à la dénomination, la désignation ne constitue pas nécessairement une association stabilisée avec le référent : le référent Cromwell peut être désigné aussi bien par le nom propre *Cromwell*, qui est sa dénomination, que par le groupe nominal *mon père*, désignation contingente, qui dépend des conditions d'énonciation. L'ensemble des mots désignant un même référent forme ce que l'on a parfois appelé, à la suite de Marie-Françoise Mortureux, un « paradigme désignationnel » ; dans le cas qui nous intéresse, où le référent est une personne, cet ensemble est constitué d'un nom propre, de groupes nominaux centrés sur un nom commun et de pronoms.

114

Quelques passages rapportent au style direct un dialogue avec Cromwell (p. 50-51, p. 54, p. 84, p. 93) : il se désigne alors lui-même par le pronom personnel de 1^{re} personne du singulier, et ses interlocuteurs utilisent la 2^e personne du pluriel de politesse ; seul le vicomte d'Axminster passe à un tutoiement romain, interpellant : « Tyran, [...] où sont tes armes ? » (p. 93). Mais les pronoms qui désignent Cromwell sont généralement des *il*, anaphoriques de groupes nominaux.

Une difficulté se présente dans la délimitation de l'ensemble des groupes nominaux désignationnels : les constructions attributives, ou appositives, peuvent introduire des substantifs, qui, du point de vue du sens, concernent le référent du support, mais ne fonctionnent pas exactement comme des désignations de ce référent. Distinguons d'abord le cas du substantif non déterminé de celui du substantif déterminé. Dans la phrase : *Elle s'était laissé séduire par l'hypocrisie de Cromwell dans le temps qu'il n'était encore que simple Orateur de la Chambre basse du Parlement* (p. 53), on pourrait dire, de façon un peu vague, que le groupe nominal *Orateur de la Chambre basse* « renvoie » à Cromwell ; cependant, en l'absence de déterminant, la référence reste virtuelle et le groupe nominal n'apporte qu'une caractérisation, dans le

cadre d'une construction attributive. Dans cette proposition, seul *il* accomplit une désignation. En toute rigueur, *Orateur de la Chambre basse du Parlement* n'appartient donc pas au paradigme désignationnel du référent Cromwell.

Dans le cas où le substantif attribut est précédé d'un déterminant, la question de son fonctionnement référentiel ne peut pas être écartée aussi rapidement. Comme l'indique Nelly Flaux à propos du déterminant indéfini, « UN N présuppose l'existence d'une classe de X appelés /N/ et pose l'existence d'un x appartenant à cette classe »¹³. Ainsi dans : *C'est un homme à craindre* (p. 55), le groupe nominal *un homme à craindre* réfère à un exemplaire non défini de la classe des « hommes à craindre ». Il ne s'agit donc pas, dans cette configuration syntaxique, d'une désignation directe de Cromwell ; c'est le pronom *c'* qui le désigne. Deux référents distincts sont ici posés : celui de *c'* et celui d'*un homme à craindre* ; l'opération syntaxique d'attribution « asserte l'identité »¹⁴ de ces deux référents.

Il en va de même pour les groupes nominaux attributifs à déterminant défini :

Son esprit, ses talents extraordinaires, son respect pour la religion, la régularité de ses mœurs et surtout le zèle incomparable dont il paraissait animé pour la patrie l'avaient mis dans une haute estime à Londres, et le faisaient regarder de tous les Anglais comme le défenseur de leurs lois et le soutien de leur liberté.
(p. 42)

comme dans :

Il entreprit de se faire passer pour le réformateur de la religion, des mœurs, et de l'État. (p. 64)

Les groupes nominaux *le défenseur de leurs lois, le soutien de leur liberté et le réformateur de la religion, des mœurs, et de l'État* désignent un référent. Ce référent est, cette fois, non pas présenté comme un exemplaire d'une classe, mais comme l'individu unique qui possède les propriétés impliquées par les mots constituant le groupe nominal. Comme dans le cas du groupe nominal indéfini, le sujet de la proposition et l'attribut posent chacun des référents distincts : le pronom personnel *il* renvoie à Cromwell, tandis que le groupe nominal indéfini *le réformateur de la religion*, renvoie à l'individu qui est décrit par *réformateur de la religion* ; c'est la construction attributive qui établit une relation d'identité entre ces deux référents.

Le groupe nominal attribut n'appartient donc pas, à strictement parler, au paradigme désignationnel de son support. Consciente de cette limite de la

¹³ Nelly Flaux, 1991, p. 28.

¹⁴ *Ibid.*

notion de paradigme désignationnel, Marie-Françoise Mortureux propose de la compléter par celle de « paradigme définitionnel », qui permet d'inclure les groupes nominaux attributs, ainsi que les gloses¹⁵. L'étiquette, qui convient parfaitement lorsque le référent visé est un nom commun, semblera peut-être moins adéquate lorsqu'il s'agit d'un nom propre : il paraît difficile de dire que *le réformateur de la religion* soit une « définition » de Cromwell ; il me semble préférable ici de recourir au terme de *catégorisation*, qui recouvre l'appréhension conceptuelle d'un référent, qu'elle s'opère au sein d'une expression référentielle ou par une prédication ; je distinguerai ainsi les *désignations* des *catégorisations prédictives*. Les catégorisations situées dans le pôle prédictif sont au demeurant des candidates à la désignation ; par exemple, une catégorisation proche de celle qui est opérée par prédication avec *un homme à craindre* réapparaît un peu plus loin dans le texte sous la forme d'une désignation :

116

[...] si ce perfide avait encore l'impudence de la venir voir, il fallait recevoir sa visite sans affectation. (p. 57)

Le groupe nominal *ce perfide* reprend le trait sémantique de défiance construit précédemment par prédication, mais il constitue ici une désignation. Si les catégorisations situées dans le pôle prédictif n'entrent pas directement dans le paradigme désignationnel, elles peuvent donc toutefois intervenir en amont, dans l'élaboration de la désignation. C'est pourquoi je m'intéresserai dans cette étude non seulement aux désignations, mais aussi aux catégorisations prédictives.

La désignation initiale du référent Cromwell est *mon père* ; elle présente 22 occurrences dans notre corpus. Très fréquente au début du livre I, elle s'efface dans la suite de ce livre non qu'il ne soit plus question du personnage, mais à cause de la présence de longs discours rapportés, et du changement de point de vue qu'ils impliquent. Dans le discours de Fairfax, personnage qui occupe dans le schéma narratif une position d'opposant, on rencontre le titre *Mylord Protecteur*, qui signale la servilité du locuteur. Cette désignation n'est pas reprise par le narrateur. Les personnages d'adjuvants : Madame Riding, puis le vicomte d'Axminster, interviennent ensuite ; dans les deux longs passages qui rapportent leur récit, Cromwell est très majoritairement désigné par son nom propre. Quelques désignations alternatives apparaissent cependant ; chez Madame Riding, elles sont tirées du vocabulaire moral, dont relève *ce*

15 Syntactiquement, les gloses se trouvent en insertion, qu'il s'agisse d'insertion simplement juxtaposée (*la planète du système solaire habitée par les hommes, la terre,...*) ou coordonnée (*la planète du système solaire habitée par les hommes, ou terre,...*). Apportant une explicitation du sens, les gloses portent généralement sur les noms communs : on ne relève pas, dans *Cleveland*, de glose sur le nom propre Cromwell.

perfide (p. 57), *ce caractère inflexible* (p. 63), tandis que le vicomte d'Axminster puise au vocabulaire politique avec *celle/un tyran* (8 occurrences). Au fil de ces désignations, on voit ainsi se renforcer une représentation négative de Cromwell.

Les catégorisations prédicatives apparaissent comme un maillon de cette évolution : les catégorisations positives, qui apparaissent au début du texte : *le défenseur de leurs lois*, *le soutien de leur liberté* (p. 42), *son ami* (p. 43) sont introduites par la locution verbale *regarder comme*, et donc mises en doute. Madame Riding pose ensuite en attribution directe la catégorisation négative *un homme à craindre* (p. 55) ; un peu plus loin, le narrateur adoptera une catégorisation encore plus nettement péjorative : *c'est un cruel* (p. 70). La pluralité des points de vue est ainsi un facteur d'évolution pour la référenciation : elle permet au narrateur, par des désignations alternatives et par des jugements prédicatifs, de sortir de la référenciation initiale par *mon père* et de construire une représentation négative de Cromwell.

Mais l'abandon de la posture filiale commence déjà en amont, à l'intérieur du discours du narrateur lui-même. La première page du roman illustre ce contournement de la désignation *mon père* :

La réputation de mon père me dispense du soin de m'étendre sur mon origine. Personne n'ignore quel fut le caractère de cet homme célèbre, qui tint pendant plusieurs années toute l'Europe dans l'admiration de ses vertus et de ses crimes [...].

C'est une chose incroyable, que les descendants d'un homme si puissant, si riche, et si redouté, aient pu devenir le jouet de la fortune et se voir réduits presque tous à périr dans l'obscurité et la misère. Cependant, à la réserve d'un seul qui a conservé son nom avec une petite partie de ses biens, et qui les a transmis à son fils, qui occupe actuellement à Londres un emploi médiocre dans la justice civile, tous les autres ont été expatriés diversement, et n'ont rien recueilli de l'héritage de leur père. (p. 41)

En l'espace de deux paragraphes, on relève quatre descriptions définies qui visent Cromwell. Partant de la désignation *mon père*, que laissait attendre le titre du roman, le narrateur accomplit, dans les groupes nominaux : *cet homme célèbre*, *un homme si puissant*, *si riche et si redouté*, et *leur père*, des déplacements de point de vue perceptibles par le chemin suivi pour opérer la référenciation. Dans la première description définie, le terme *père*, dit *relationnel*, requiert une indication de relation : cette indication est donnée par le déterminant possessif de première personne *mon*, qui pointe le référent en s'appuyant sur la situation d'énonciation. Cette première désignation fonde la référenciation sur le narrateur lui-même, et dénote une relation affective, stéréotypiquement positive, entre le référent et lui.

La seconde description définie substitue au relationnel *père* le très général *homme*, restreint par l'épithète *célèbre* : alors que la propriété d'être père liait l'identité de Cromwell à celle du narrateur, celle d'être homme célèbre ne le lie qu'à la communauté de ses contemporains. C'est en effet pour l'ensemble des contemporains de Cleveland que Cromwell est un « homme célèbre » et le lien spécifique qui unit le narrateur au référent se trouve ici passé sous silence. Le déterminant démonstratif *cet* utilise une référenciation anaphorique et permet d'éloigner l'ancrage déictique qui fondait la première référenciation.

118

L'article indéfini permet un autre type de rupture. Avec le groupe nominal indéfini : *un homme si puissant, si riche, et si redouté*, le narrateur ne désigne pas en fait Cromwell, mais un homme quelconque satisfaisant à cette description. Une formulation développant le corrélat appelé par l'adverbe *si* : *un homme si puissant, si riche et si redouté que mon père* expliciterait la nature de cette classe : le père du narrateur est l'individu à partir duquel elle est construite, il en est l'exemplaire par excellence. Cette formulation poserait deux référents : d'une part le référent du groupe nominal *un homme si puissant, si riche, et si redouté* et d'autre part le référent du groupe nominal *mon père*. Mais le narrateur laisse implicite le corrélat ; dès lors, la référence à son père est estompée. D'autre part, même si l'article *un* reste ici en emploi spécifique, le référent du groupe nominal *un homme si puissant, si riche, et si redouté* est virtualisé sous l'influence du cotexte au subjonctif, et la phrase prend des allures de considération générale sur le thème des revers de la fortune. Ainsi Cromwell ne semble quasiment¹⁶ envisagé que comme un candidat potentiel à cette désignation ; et, qui plus est, le lien de paternité qui l'unit au narrateur n'y intervient en rien.

La phrase tait de ce fait l'appartenance du narrateur à la classe des descendants de Cromwell. Prévost aurait pu écrire : « nous qui descendions d'un homme

16 Le corrélat implicite laisse une trace de la désignation par *mon père* ; c'est dans la formulation *C'est une chose incroyable que les descendants d'un homme si puissant, si riche, et si redouté aient pu devenir le jouet de la fortune*, que Cromwell n'est effectivement envisagé que comme candidat à la désignation *un homme puissant riche et redouté*. L'interprétation de ces groupes nominaux indéfinis concernant un personnage déjà connu a fait l'objet de plusieurs études. Kerstin Jonasson s'y intéresse pour analyser *un homme sans argent* dans le passage suivant : « Avant de quitter les salons, Raphaël y jeta un dernier coup d'œil [...]. Enfin, il y avait en tout je ne sais quelle grâce poétique dont le prestige devait agir sur l'imagination d'un homme sans argent », tiré de *La Peau de chagrin*. Citant Ushie 1986, elle propose de considérer que « l'expression indéfinie fonctionne dans ces cas comme un SN complexe contenant une apposition non-restrictive, du type *Raphaël, un homme sans argent* » (Jonasson, 2001, p. 139). Cette reformulation modifie cependant profondément le statut du groupe nominal *un homme sans argent*, qui devient une apposition, c'est-à-dire une prédication secondaire, et ne serait plus dès lors une expression référentielle. Dans l'exemple de Balzac, comme dans la reformulation de la phrase de Prévost, le cotexte est virtualisant : *un homme sans argent, un homme puissant riche et redouté* sont ici des expressions référentielles dont le référent est spécifique, mais présenté comme non identifié.

si puissant » ; il choisit la troisième personne : « les descendants d'un homme si puissant ». Par ce choix, le point de vue est placé à l'extérieur du groupe des descendants, et cette position est conservée dans la phrase suivante. C'est ce point de vue externe qui permet la désignation finale par *leur père*, là où *notre père* ou *mon père* auraient été plus prévisibles. La première page met en scène le détachement de la relation qui unit le narrateur à Cromwell ; elle ne conduit cependant pas à l'abandon définitif de la désignation *mon père*, qui reviendra 21 fois encore dans le livre I.

Mais cette désignation fait l'objet de toute une série de commentaires métaénonciatifs. La première mise à distance apparaît sous la forme d'une intervention du narrateur à propos de cette désignation :

Mon père, que j'appelle toujours de ce nom (quoique j'ignorasse alors de qui j'avais reçu la vie), mon père, à la tête d'une troupe de citoyens furieux, avait allumé le feu de la discorde dans toutes les parties de l'île. (p. 46)

La proposition *quoique j'ignorasse alors de qui j'avais reçu la vie* souligne l'écart entre le point de vue du jeune Cleveland et celui du narrateur : si celui-ci peut désigner, *a posteriori*, Cromwell par le groupe nominal *mon père*, pour celui-là, qui n'avait pas alors connaissance de ce lien de parenté, aucun lien familial ni affectif n'existe entre Cromwell et lui-même. Le jeune Cleveland n'aurait pu utiliser une telle référenciation ; la forme concessive indique que cette ignorance aurait dû provoquer le choix d'une autre désignation, mais que cet enchaînement causal n'a pas fonctionné. Ce commentaire métaénonciatif présente ainsi *mon père* comme une désignation utilisée en dépit de son anachronisme, sans doute par commodité et non en témoignage d'une quelconque piété filiale.

Le récit de la mort du roi entraîne un commentaire métalinguistique sur le mot *père*. Au cours de ce récit, le narrateur opère d'abord une catégorisation prédicative fortement péjorative : *Je le détestais, comme un monstre qui s'était rendu coupable du plus noir de tous les crimes* (p. 47). L'attribut accessoire indirect *un monstre qui s'était rendu coupable du plus noir de tous les crimes* propose, pour Cromwell, une nouvelle désignation, sans cependant la poser. Mais, après une telle catégorisation, le narrateur semble reculer devant la désignation par *mon père* :

Ainsi, je m'accoutumai à mépriser l'auteur de ma naissance en commençant à le connaître, et le doux nom de père se lia tout d'un coup dans mon esprit à des idées d'aversion et de haine. (p. 47)

La description définie *l'auteur de ma naissance* permet une désignation moins chargée de connotations stéréotypiquement positives que *mon père*, connotations rappelées dans la seconde proposition par l'adjectif

doux. Le commentaire métaénonciatif sur ce « doux nom » en instaure une réinterprétation paradoxale : pour le personnage, le mot s'est alors chargé de connotations affectives négatives. Une telle acception, spécifique au lexique du personnage, pourrait autoriser l'utilisation d'un mot *père*, vidé de tout sème affectif positif, si elle n'était par trop éloignée du lexique commun.

La désignation par *mon père* fait à nouveau l'objet, dans le paragraphe suivant, d'un commentaire :

[...] des avantages que je n'estimais point, et que je ne voulais pas tenir de la main d'un homme que j'avais de la répugnance à regarder comme mon père.
(p. 48)

120

La mise à distance porte cette fois sur le déterminant plutôt que sur le substantif. Plus précisément, ce ne sont pas ici les connotations positives du mot *père* qui sont remises en question, mais le lien dénoté par le déterminant possessif *mon* et le sème relationnel de *père*. La répugnance à assumer cette désignation amène le narrateur à la contourner par une description indéfinie du même type que celle que l'on a rencontrée plus haut avec *un homme si puissant, si riche, et si redouté*.

L'expression de cette répugnance culmine en une dénégation pure et simple :

Il me fait grâce en refusant de me reconnaître pour son fils ; il m'épargne la honte d'avoir un père si criminel et si méprisable. (p. 50)

La première proposition part du point de vue de Cromwell ; elle pose : *Cromwell ne me reconnaît pas pour son fils*. On glisse implicitement à une affirmation non modalisée : *Je ne suis pas son fils*, et à sa réciproque : *Il n'est pas mon père*. Cette réciproque est à peine déguisée par le passage à la description indéfinie *un père si criminel et si méprisable*. Les précédents commentaires mettaient à distance la désignation *mon père* sans pourtant remettre en question l'existence du lien de père à fils entre le narrateur et Cromwell : c'est ce lien même qui se trouve ici contesté.

En donnant Cromwell pour père à son personnage-narrateur, Prévost misait sur la fascination que pouvait exercer sur le lecteur un tel personnage historique ; « le titre, étant donné la renommée de Cromwell, avait volontairement quelque chose de sensationnel », comme le note Philippe Stewart¹⁷. Mais ce pari présentait une difficulté : la sinistre réputation du père risquait d'empêcher toute empathie avec le fils, personnage principal du roman. Pour résoudre

17 « L'armature historique du Cleveland de Prévost », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 137, 1975, p. 123.

ce problème, deux solutions semblaient s'offrir à Prévost : soit modifier le jugement du lecteur sur Cromwell, soit désolidariser le fils et le père. Loin de réévaluer le personnage historique de Cromwell, il force au contraire au noir le portrait du personnage. Il choisit la deuxième option et déconstruit le point de vue filial en travaillant sur la désignation *mon père* et en lui substituant des désignations issues d'autres points de vue, celui de Madame Riding et celui du vicomte d'Axminster. Après le livre I, le narrateur abandonne complètement la désignation par *mon père* et nomme Cromwell par son nom propre, comme le font les autres personnages du roman. Ainsi se défait la relation qui unissait le héros-narrateur à un personnage historique, et, du même coup, celui qui reliait l'univers référentiel du roman à l'univers référentiel historique. Le lien posé au départ entre ce père historique et le narrateur s'estompe par l'évolution des désignations, et, au fur et à mesure que l'on s'éloigne du titre du roman, se dissipe l'illusion historique, le romancier semblant lui-même se désintéresser du montage initial.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Charolles, Michel, *La Référence et les expressions référentielles en français*, Gap-Paris, Ophrys, 2002.
- Deloffre, Frédéric, « La version anglaise du Cleveland », *Cahiers de l'Association Internationale des Études françaises*, n° 46, 1994, p. 275-295.
- Flaux, Nelly, « L'antonomase du nom propre ou la mémoire du référent », *Langue française*, n° 92, décembre 1991, p. 26-45.
- 122 Francis, Richard A., « The Abbé Prévost's First-person Narrators », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 306, 1993.
- Hipp, Marie-Thérèse, *Mythes et réalité : enquête sur le roman et les mémoires (1660-1700)*, Paris, Klincksieck, 1976.
- Jonasson, Kerstin, « Syntagmes nominaux, référence et empathie », *Le Syntagme nominal : syntaxe et sémantique*, Amiot D., De Mulder W., Flaux N., *Cahiers de l'Université d'Artois*, 2001, p. 125-140.
- Mortureux, Marie-Françoise, « Paradigmes désignationnels », *Semen*, n° 8, Université de Besançon, 1993, p. 123-141.
- Stewart, Philippe, « L'armature historique du Cleveland de Prévost », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 137, 1975, p. 121-139.
- Stewart, Philippe, « Prévost et son *Cleveland* : essai de mise au point historique », *Dix-huitième siècle*, n° 7, 1975, p. 181-208.

RÉSUMÉS

STÉPHANE MARCOTTE

p. 11

RUDIMENTS D'UNE POÉTIQUE MÉDIÉVALE APPLIQUÉS À LA *SUITE DU ROMAN DE MERLIN*

L'œuvre médiévale, en raison de son mode de transmission (copie) et de constitution (dans le cas présent, assemblage de plusieurs manuscrits, qui brouillent en partie le dess(e)in initial, exige une approche stylistique particulière, qui portera moins sur la *langue* (altérée dans toutes ses composantes) que sur *l'écriture* (*i. e.* un ensemble de procédés formels qui caractérisent un genre et, au moyen âge, une matière) et les *données psychiques* (conscientes ou inconscientes, inscrites dans la structure de l'œuvre, ses symboles, ses motifs), qui subsistent après le délavage dû aux plus ou moins nombreux passages à la machine à copier.

171

JEAN LECOINTE

p. 27

UNE POÉTIQUE DE L'IMPERTINENCE : LA LIAISON NON PERTINENTE DANS L'*ADOLESCENCE CLÉMENTINE*

Cet article se propose d'isoler l'essence du « badinage » marotique en s'appuyant sur la notion linguistique de non-pertinence, courante en théorie des figures, et définie ici comme une procédure de mise en échec, plus ou moins importante, des anticipations interprétatives du lecteur par le fil du discours. Cet aspect saillant de la manière marotique se découvre en effet non seulement dans la structure du « rentrement » du rondeau, à la fois « clos » (complétude sémantique apparemment atteinte avant le rentrement) et « ouvert » (intégration sémantique du rentrement à la clause, sous couvert le plus souvent de réinterprétation, au moins syntaxique), mais encore dans l'ensemble des discours et des genres, en particulier dans l'épître, à des lieux stratégiques, surtout à la césure et à la rime, que le discours franchit par enjambement, avec une rupture plus ou moins forte de sa linéarité syntaxique ou sémantique. La non-pertinence, la rupture d'interprétation, qui induit réinterprétation rétrospective, le plus souvent malicieuse, manifeste un *éthos* désinvolte, une *sprezzatura* liée tout à la fois à la sociabilité de cour et à la mise en relief rhétorique et métrique des grands paradoxes mystiques, souvent d'origine paulinienne. On suggérera chez Marot une fusion graduelle de ces deux registres autour d'un même « stylème » du décrochement, au bénéfice d'une théologie de l'impertinence, qui se retourne aisément en une impertinence théologique.

« RENTREZ DE BONNE SORTIE » : LE RENTREMENT DES RONDEAUX DANS L'ADOLESCENCE
CLÉMENTINE

À partir d'un étude grammaticale du rentrement dans les rondeaux de Marot, cet article montre en quoi ils répondent aux exigences des théoriciens concernant le rentrement du rondeau (répétition du 1er hémistiche du 1er vers à la fin de chaque strophe) et s'interroge sur l'importance réelle de cette règle dans la réussite des rondeaux marotiques. Il s'agit donc d'une contribution importante à la réflexion critique sur l'esthétique de cette forme fixe qui a connu une grande vogue jusqu'au XVI^e siècle.

« AH, AH ! LE DÉFUNT N'EST PAS MORT » : FORMES DISCURSIVES ET EFFETS
PRAGMATIQUES DE LA CONTREFAÇON DANS *LE MALADE IMAGINAIRE* DE MOLIÈRE

172

Le terme *contrefaçon* ne figure pas dans le *Dictionnaire* de l'Académie, mais le verbe *contrefaire*, utilisé par Toinette et Argan dans la scène 11 du dernier acte du *Malade Imaginaire*, s'organise autour de trois quasi synonymes qui dessinent une sorte de gradation, de la plus fidèle à la moins fidèle des représentations : « imiter », « déguiser » et « déformer, rendre difforme ». On se propose de montrer ici comment le motif littéraire et dramatique de la contrefaçon, courant dans le genre comique et chez Molière, se décline au niveau discursif en divers phénomènes de superposition et d'hybridation des voix (voix des personnages locuteurs ou voix des personnages énonciateurs). La prise en compte de l'autre dans le discours représenté permet de reconsidérer les effets et enjeux pragmatiques de la contrefaçon, qui par la mise en forme polyphonique qu'elle induit, tant au plan lexical qu'au plan syntaxique et discursif, agence les points de vue énonciatifs de manière plutôt inattendue, autour de la notion d'« accommodement ».

« VOICI QUI EST PLAISANT » : L'EMPLOI DES PRÉSENTATIFS *VOICI* ET *VOILÀ* DANS LE
MALADE IMAGINAIRE DE MOLIÈRE

Les occurrences du couple *voici/voilà* relevées dans *Le Malade Imaginaire* sont nombreuses et variées, nécessitant un classement syntaxique qui fait apparaître des structures parfois complexes ou ambiguës ; cette étude prend en compte à la fois les emplois du présentatif avec un prédicat simple de nature nominale et deux types de construction permettant une double prédication, à savoir la construction canonique de la mise en relief avec proposition relative, et celui,

plus rare, de l'attribut de l'objet. Les emplois de *voici/voilà* méritent en outre une réflexion stylistique, car loin de se limiter à la fonction déictique caractéristique de cette catégorie, ils sont un support privilégié de modulations expressives, de la colère à la raillerie ironique.

GENEVIÈVE SALVAN

p. 93

LA REPRÉSENTATION DES DISCOURS DANS *CLEVELAND* : LE JEU DE L'ALTÉRITÉ ET DE LA VRAISEMBLANCE

Ce travail se propose d'étudier quelques variantes contextuelles des formes canoniques du discours rapporté dans *Cleveland*, variantes liées aux fluctuations de distance entre l'énonciation primaire et les énonciations secondaires. Certes, la gestion de l'hétérogénéité énonciative est au cœur du dispositif énonciatif du roman-mémoires, et répond en cela à une exigence générique. Mais les faits de négociation de l'altérité énonciative que nous étudions induisent des effets stylistiques propres à rendre compte du mouvement énonciatif – à la fois *mouvance* et *émotion* – qui caractérise la voix du mémorialiste.

AGNÈS STEUCKARDT

p. 111

RÉFÉRENCE ET POINTS DE VUE : LES DÉSIGNATIONS DE CROMWELL DANS *CLEVELAND*

C'est à partir de la référence à la réalité historique que le roman-mémoires conduit le lecteur vers un univers de fiction. Dans *Cleveland*, l'ancrage initial de la référence est le personnage de Cromwell, que Prévost donne pour père à son héros-narrateur. L'étude des expressions référentielles permet de montrer l'abandon progressif de la désignation par *mon père* et son remplacement par le nom propre *Cromwell*. La multiplication des points de vue et le cheminement intérieur du narrateur détachent ainsi le narrateur, et donc le lecteur, du lien qui amarrait l'univers romanesque à l'Histoire.

ALAIN GUYOT

p. 125

LE DISCOURS SAVANT DANS *L'ITINÉRAIRE* : ÉVITEMENTS, ESCAMOTAGES, INTÉGRATIONS ET DÉTOURNEMENTS

La position de Chateaubriand à l'égard de la matière savante est loin d'être claire dans *l'Itinéraire*. Conscient de devoir respecter d'une manière ou d'une autre le cahier des charges imposé par la tradition viatique, il sait aussi que son public ne reçoit pas toujours favorablement l'érudition véhiculée par le récit de voyage et que cette dimension, souvent pesante, s'intègre mal à son propre projet littéraire. Il est donc forcé de recourir à des expédients stylistiques

pour éviter, évacuer, escamoter ou intégrer les inévitables remarques d'ordre informatif ou érudit qui émaillent l'*Itinéraire*. Mais se prenant parfois au jeu, il met à profit son talent d'écrivain et sa science de la rhétorique pour offrir à son lectorat des séquences où se combinent harmonieusement matière savante et recherche de style, science et littérature.

JOËLLE GARDES TAMINE

p. 141

LA PÉRIPHRASE CHEZ SAINT-JOHN PERSE

174

Dans la tradition rhétorique, la périphrase est une figure qui permet d'atteindre et d'exprimer l'unité du monde, elle répond donc à une impérieuse nécessité pour Saint-John Perse au moment où il écrit *Vents*, dans un monde qui a perdu ses repères. Après avoir fait un point sur les définitions de la périphrase, cet article en analyse les différentes réalisations figurales (à partir de métaphores, de métonymies, de synecdoques ou d'antonomases).

On s'attache ensuite à montrer que, chez Saint-John Perse, la périphrase participe à la poétique de la célébration du monde. En effet, elle a des affinités particulières avec l'amplification : elle déploie le monde au lieu de le résumer comme le ferait la dénomination directe. Souvent obscure, elle a aussi une fonction d'hermétisme, participant ainsi à la construction d'une parole constituée en rituel poétique, même si elle n'est pas toujours dénuée d'humour...

MATHILDE VALLESPIR

p. 153

CONNEXION ET LOGIQUE POÉTIQUE : D'UNE LOGIQUE D'ATTÉNUATION

Logique et poésie moderne sont traditionnellement opposées. Pourtant, dès lors que l'on accepte que la poésie s'écrit dans la langue, à partir des structures d'une langue, s'impose la question de sa dimension logique.

L'objet de cet article est ainsi de s'interroger sur la logique propre à la langue de Saint-John Perse, et tout particulièrement dans *Vents*.

Cette logique, entendue dans son sens le plus large, comme organisation structurelle et hiérarchique de la langue, tient en effet une place problématique dans l'œuvre de Saint-John Perse : si d'une part la critique souligne le haut degré de rhétoricité de sa poésie (qui suppose donc une organisation du discours), elle met d'autre part en valeur le caractère atypique de sa syntaxe, soulignant notamment la large proportion de phrases nominales dans cette œuvre.

C'est d'un point de vue préférentiellement syntaxique que nous aborderons le problème : l'étude porte ainsi sur les « connecteurs enchâssants », c'est-à-dire les subordinants. Après avoir tenté une cartographie de ces connecteurs, en

s'interrogeant sur leur représentativité relative, et avoir alors constaté la faible représentation de connecteurs enchâssants à forte portée logique (on propose ainsi une typologie de ces connecteurs selon leur puissance logique), on constate que le texte dispose les conditions d'une atténuation de ses articulations logiques, tout d'abord en dissimulant les liens de dépendance syntaxique, puis en substituant aux connecteurs « enchâssants » des connecteurs non enchâssants, enfin, en usant de tours propres à effacer les relations logiques entre propositions.

TABLE DES MATIÈRES

Georges Molinié La stylistique aux concours.....	7
--	---

PREMIÈRE PARTIE : LA SUITE DU ROMAN DE MERLIN

Stéphane Marcotte Rudiments de poétique médiévale appliqués à la <i>Suite du roman de Merlin</i>	11
--	----

DEUXIÈME PARTIE : CLÉMENT MAROT

Jean Lecointe Une poétique de l'impertinence : la liaison non pertinente dans <i>L'Adolescence clémentine</i>	27
--	----

Jean Vignes « Rentrez de bonne sorte » : le rentrement des rondeaux dans <i>L'Adolescence clémentine</i>	41
---	----

TROISIÈME PARTIE : MOLIÈRE

Lucile Gaudin-Bordes « Ah, ah ! le défunt n'est pas mort » : formes discursives et effets pragmatiques de la contrefaçon dans <i>Le Malade imaginaire</i> de Molière.....	57
--	----

Sophie Hache « Voici qui est plaisant » : l'emploi des présentatifs <i>voici</i> et <i>voilà</i> dans <i>Le Malade imaginaire</i> de Molière.....	73
--	----

QUATRIÈME PARTIE : PRÉVOST

Geneviève Salvan La représentation des discours dans <i>Cleveland</i> : le jeu de l'altérité et de la vraisemblance.....	93
---	----

Agnès Steuckardt Référence et points de vue : les désignations de Cromwell dans <i>Cleveland</i>	111
--	-----

177

STYLES, GENRES, AUTEURS N° 6 • PUPS • 2006

CINQUIÈME PARTIE : CHATEAUBRIAND

Alain Guyot

Le discours savant dans l'*Itinéraire* : évitements, escamotages et intégrations..... 125

SIXIÈME PARTIE : SAINT-JOHN PERSE

Joëlle Gardes Tamine

La périphrase chez Saint-John Perse..... 141

Mathilde Vallespir

Connexion syntaxique et logique poétique : d'une logique d'atténuation..... 153

Résumés 171